

# Henry Bauchau

## Le temps du poème

*Vrai temps, constellé, diadème  
où se déroule dans ma nuit  
l'énorme écheveau que conduit  
mon amour confié au poème*

Henry Bauchau, *L'escalier bleu*

S'il est une notion que ne cesse d'interroger l'œuvre d'Henry Bauchau, c'est bien celle du temps. L'écrivain est frappé par « cette relativité du temps [...] si souvent ressentie et qui est un des mystères de la vie » (JJ, p. 195). Mais il « porte le temps comme un poids, comme un problème perpétuel sur [ses] épaules »<sup>1</sup>. Il se sent « toujours pressé, accablé par le temps qui s'écoule et le travail à faire » (JJ, p. 207). Nombreuses sont les expressions du temps dans l'œuvre poétique : « temps vivace » (PC, p. 84), « oreiller impossible du temps » (PC, p. 92), « temps naïf » (PC, p. 98), « long temps d'errer » (PC, p. 157), « liquidité du temps » (PC, p. 222) ou « prosodie du temps » (PC, p. 237) pour signifier la poésie. Le temps est à ce point important que le poète choisit de publier l'ensemble de ses poèmes en 1995<sup>2</sup> à l'inverse de l'ordre chronologique. Ainsi le mouvement va du présent au passé. Il creuse au lieu de déployer. Il interroge les couches profondes de l'être.

Se délier du poids du temps, telle est une des préoccupations essentielles de Bauchau. Le temps, contre lequel il lutte, réfère à une donnée effective, comptable, quantifiable, celle du temps des horloges. Il s'agit d'un temps vécu dans la profondeur du corps comme un élançement. Lorsque l'écrivain entre dans l'espace de la création, il s'abstrait de ce temps des horloges pour le temps de l'écriture « qui le force à mettre entre parenthèses toutes ses autres préoccupations » (« Dépendance amoureuse du poème » - PC, p. 7). Se délier du poids du temps est peut-être d'abord ce passage ou plutôt l'espérance de ce passage d'un temps à l'autre.

La critique a défini le temps dans l'œuvre de Bauchau comme un temps intemporel, un temps mythique, un temps cyclique ou un temps mystique. Il est vrai que souvent l'œuvre transforme le temps humain en un temps mythique et lire ou écrire deviennent, comme tout rituel, une actualisation du mythe bauchalien. Mais sans doute faut-il revenir sur ce temps si cher à l'auteur, revenir sur la « connivence des temps », comme le dit un article publié dans *Les Études freudiennes* en avril 1984, ou sur cette « maison du temps » comme l'indique le titre d'une série

1 *Cahiers Henry Bauchau*, n° 3, Paris, Société des Lecteurs d'Henry Bauchau, juin 2000, p. 34.

2 Henry Bauchau, *Heureux les déliants*, Bruxelles, Éditions Labor, 1995.

de poèmes. Qu'est cette donnée du temps tant il est vrai que « le poème veut un temps d'attente et de refus, un temps d'accueil, il est aussi la circonstance »<sup>3</sup> ? Qu'est le temps de la création en regard du temps de « la réalité de l'expérience » (« Dépendance amoureuse du poème » - PC, p. 8) ? Temps créé, temps créateur, temps présent, temps de l'expérience, temps du rêve, l'œuvre invite à plonger « dans les profondeurs du temps »<sup>4</sup>.

Comme le rappelle François Jullien, il faut en premier lieu considérer la notion de temps selon ses différents sens. Tout d'abord, selon le sens « de la physique, où le temps sert à penser le mouvement »<sup>5</sup>. Or, note Bauchau, lorsqu'il a « l'espérance d'écrire un poème », lorsqu'il cherche à retenir les « impressions inattendues » qui sont « en mouvement » et surgissent en lui, il doit « se faire mouvant comme elles » ; il doit s'avancer « dans la pesanteur et la limpidité des mots », entrer « dans leur jeu » (PC, p. 7) ; il est maintenu « pendant ce temps sous l'action et le pouvoir d'une dépendance amoureuse » (PC, p. 8). Il semblerait donc que le temps de la saisie du poème soit proche, chez Bauchau, de ce temps qui sert à penser le mouvement. Ensuite, il faut considérer la notion de temps selon le sens « de la métaphysique, où le temporel est conçu en opposition à l'éternel ». Pour Bauchau, la « maison du temps », celle où naît le poème, celle où il s'avance, est à la fois « maison d'éternité » et « maison natale » (« La Sourde Oreille ou Le Rêve de Freud » PC, p. 245). Temporel et éternel ne s'y opposent peut-être pas, nous y reviendrons. Enfin, la notion de temps recouvre le sens « de la grammaire, où le temps s'entend à partir des temps distincts de conjugaison »<sup>6</sup>. Pour ce dernier point, nous renvoyons à l'essai de Geneviève Henrot, *Henry Bauchau, poète. Le Vertige du seuil*. L'auteur y évoque « une coulée continue du passé au présent et du présent au futur » et « la valeur centrale du présent » ou « l'aimantation du présent », même si, contrairement aux romans, « la poésie présente autant d'aspects qui émoissent la temporalité pure de la narration »<sup>7</sup>.

Nous interrogerons ici cette notion du temps dans le poème, en espérant que cela ne nous mène pas vers davantage d'incertitude. Puis nous reviendrons sur le présent, seul temps viable de « la soumission à la réalité intérieure »<sup>8</sup>, pour reprendre une formule de Proust dans *Le temps retrouvé*, puisque nous n'avons accès au réel que selon cette « réalité intérieure », ce temps présent de l'éphémère en vertu « de la loi inévitable qui veut qu'on ne puisse imaginer que ce qui est absent »<sup>9</sup>. Proust avait peut-être raison en écrivant que « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la

3 *Id.*, « La cressonnière », section « Les greniers du sommeil », *Les Deux Antigone* (PC, p. 271).

4 *Id.*, « La connivence des temps », dans *Études freudiennes*, n° 23, avril 1984, p. 9.

5 François Jullien, *Du « Temps » Éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Grasset, « Le Collège de Philosophie », 2001, p. 13.

6 *Idem.*

7 Geneviève Henrot, *Henry Bauchau poète. Le Vertige du seuil*, Genève, Droz, 2003, et en particulier le chapitre II intitulé « Natif de mes ruines surgissantes » qui étudie le temps, p. 43-77.

8 Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, Paris, Le Livre de Poche, 1993, p. 283.

9 *Ibid.*, p. 269.

littérature »<sup>10</sup>. Le présent pourrait être un originel du temps, à la fois profondeur et déploiement. Enfin, nous verrons ce que la philosophie chinoise et sa façon de considérer le temps apporte à la lecture de l'œuvre poétique.

Dans « La connivence des temps »<sup>11</sup>, Henry Bauchau entreprend « d'écrire un texte sur la salle d'attente » chez le psychanalyste. Il y mène alors une réflexion sur le temps des séances, sur l'en-deçà et l'au-delà des séances également, une réflexion, donc, sur le temps en général. Et dès le début de son texte, il lie très fortement espace et temps, notant que les temps des deux analyses qu'il a faites sont « deux îles secrètement reliées sous les eaux »<sup>12</sup>. C'est depuis ce temps des séances qu'il définit deux temporalités : avant le temps de l'analyse, c'est le temps aveugle, celui de « l'innocente obscurité et la surprenante hardiesse » ; après lui, c'est « le temps discontinu mais continué de l'analyse »<sup>13</sup>, et le poème trouve à s'y inscrire, à s'y écrire : il s'écrit de jour mais se fait de nuit. À l'évidence, dans le poème, comme dans l'analyse – « dans ma vie l'écriture et l'analyse se sont intimement liées » (« La Circonstance éclatante » - EE, p. 23), note Bauchau, ou bien « dans l'analyse, comme dans l'écriture, si celle-ci porte attention à l'apparition des réminiscences et au jeu des libres associations, tous les temps se mêlent » (EC, p. 60) –, il s'agit de reconstruire une réalité vécue, et ce qui survient est un « vaste objet couvert d'algues et de sel et formé de couches géologiques successives »<sup>14</sup>. Le temps possède cette épaisseur des événements du passé qui composent la connivence, comme dans le rêve. Il est d'ailleurs frappant que le premier recueil de poèmes publié en 1958, présente une géographie intérieure et soit titré *Géologie*. Dans ce poème, espaces et temps se conjuguent ; le présent y est le temps de prédilection : « Il n'y a rien de nécessaire / sauf être là, à chaque instant, de plus en plus » (*Géologie* - PC, p. 14), affirme le poète. Ce présent peut exprimer le présent éternel de la métaphysique comme par exemple dans « Tout est ultime, les corps sont déchirants, extrêmes et plus obscurs », ou le présent instantané de la physique comme dans « Je regarde le sel, je regarde le gel, je ne regarde rien » (« Écrit pour le ciel », *La Chine intérieure* - PC, p. 179). Pour le poète, le présent paraît être le seul temps viable puisque passé et futur n'existent eux-mêmes qu'au présent. Mais le poète interroge :

Quel temps ? Car le présent est dans les jambes vives  
les colonnes, les signes, les lettres bien tracées  
De l'aventure corporelle. (« Les jambes vives », *La Chine intérieure* - PC, p. 164.)

Il semble ici que le présent soit l'acte qui engage tout le corps, non pas une donnée abstraite mais une présence au présent. Toutefois, plus généralement, ce temps présent pose problème. En effet, comme le rappelle François Jullien, qui reprend les propos de saint Augustin :

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 299.

<sup>11</sup> Henry Bauchau, « La connivence des temps », *art. cit.*, p. 10.

<sup>12</sup> *Idem*

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 12

<sup>14</sup> Henry Bauchau, « La connivence des temps », *art. cit.*, p. 14.

si le passé n'est plus et le futur n'est pas encore, le présent n'« est » pas non plus, puisque, pour être du temps, et non point se confondre avec l'éternel, il doit « rejoindre » aussitôt le passé – et ne peut donc « être » qu'en cessant d'« être » : « Si bien que ce qui nous autorise à affirmer que le temps est, est qu'il tend à n'être plus »<sup>15</sup>.

La notion de temps présent semble donc aporétique car elle met en doute ce qu'elle est censée désigner. Le paradoxe est de taille si l'on considère qu'Henry Bauchau ne cesse de sonder le temps, et le temps présent notamment, dans ses journaux, ses romans, ses essais, ses poèmes. Le présent ne servirait qu'à « transvaser le futur dans le passé »<sup>16</sup>.

Mais avec Laurent Jenny, pensons le vers du poème, « pensons la phrase comme un champ formel où se jouent et se résolvent pratiquement les apories de la temporalité humaine. [...] Car dans l'exercice de la phrase s'éprouve la forme même du temps humain, tendu entre mémoire et anticipation »<sup>17</sup>. Entre présent de l'attente et présent de la mémoire, le poème s'élabore, perdant peu à peu la source pour se projeter en avant. La phrase, « dramaturgie du sens », quelle qu'elle soit, révèle une dimension du temps :

Une phrase nous est donnée dans le temps, c'est-à-dire dans la dynamique d'un inachèvement et d'une clôture virtuelle. Ce n'est pas son rythme qui la fait temporelle, mais le champ de présomptions qu'elle ouvre, et progressivement referme. C'est que, avant d'être une hiérarchie de relations, elle est un système d'anticipations prolongées, suspendues, déçues, comblées. [...] Ainsi, la phrase, moins qu'elle ne lutte avec le temps, en donne la forme sensible (c'est-à-dire tensionnelle). Elle s'élabore *comme* jeu de tensions.<sup>18</sup>

Ce jeu de tensions est celui de la vie même, celui-là même que Bauchau appelle « mon son de voix, mes rythmes, les pulsions de ma langue et celles de mon corps » (« La Circonstance éclatante » - EE, p. 28). Il est aussi propre à définir ce système bauchalien qui veut qu'en tout le poète « épanou[isse] l'énergie des contraires » (*Géologie* - PC, p. 19).

Dans l'œuvre poétique, quelque chose se dit d'une profondeur du temps que seul le présent peut laisser affleurer : « C'est une poursuite de l'originel futur à l'aide de l'originel passé. »<sup>19</sup> Avec Geneviève Henrot, nous pourrions noter l'entrelacement, l'emboîtement, la variation, la vibration du temps ou des temps<sup>20</sup>. Le temps du poème serait cette « invagination dans l'originel »<sup>21</sup> – oubli et mémoire – ou

15 François Jullien, *Du « temps », op. cit.*, p. 14-15.

16 *Ibid.*, p. 106.

17 Laurent Jenny, « Lecture figurale : la phrase et l'expérience du temps », dans *Id.*, *La Parole singulière*, Paris, Belin, 1990, p. 199.

18 *Ibid.*, pp. 204-205.

19 Henry Bauchau, « L'écriture à l'oreille enfantine », dans *Études freudiennes*, n° 26, novembre 1985, p. 173.

20 Cf. Geneviève Henrot, *Henry Bauchau poète, op. cit.*, p. 43-77.

21 Nous empruntons l'expression à Salah Stétié dans *Saufreux*, Grigny, Éditions Paroles d'Aube, 1999, p. 46.

déploiement d'un originel du signe dans l'épaisseur du tourment. Le torrent de ses mots coule.

Il va du temps à l'autre dimension du cœur  
où s'en vont ceux qui ont suivi la profondeur.  
Car le fond seul est véritable à notre attente.  
Là couchent les anciens trésors, dans les dortoirs  
d'algues, des reposoirs où l'Atlante prépare  
leur émergence, par les obscurs chemins dormants  
de ses immenses théologies sous-marines.  
C'est là que, revenant de la nuit, mon scaphandre  
a retrouvé l'inconnue folle des coquilles.  
Visions des mondes engloutis, débris cruels  
vont animer nos feux de forge et de pulsion. (*Géologie* - PC, p. 17-18.)

« Tout rajeunit en s'écoulant, tout se conjugue / et le torrent demeure », ajoute le poète. Le paradoxe ainsi formulé pourrait signifier que le poème est le lieu où la réalité passée revient au premier plan, rajeunit, comme elle le fait du reste à chaque lecture. Où nous retrouvons ces deux maisons, natale et éternelle, du poème. Et Bauchau de conclure *Géologie* : « J'entre dans le courant, je m'enfonce, je nage. / Survient que ne comprenant plus, je suis compris. » (PC, p. 19). Nous pourrions alors dire que le poète est l'otage du temps, des mots, et du sens. Il ne vit pas le temps, il est vécu, il ne choisit pas exactement les mots, les mots le choisissent, Il ne va pas vers le poème, le poème va vers lui, il ne crée pas du sens, il s'inscrit dans un flux. Cette façon de considérer le mouvement de la langue, son écoulement comme « processivité diffuse, invisible, infinie »<sup>22</sup>, est proche de la conception chinoise du temps qui préfère à la très occidentale notion d'instant celle de moment qui envisage « le monde en tant qu'il s'étend » et « le monde en tant qu'il dure »<sup>23</sup>, soit une permanence dans l'impermanence puisque tout est soumis à une transformation silencieuse. « Je contemple la lente migration des montagnes » (« L'Arbre de Gengis Khan » - PC, p. 36), écrit Bauchau, exprimant ainsi cette transformation silencieuse du monde. La pensée chinoise se préoccupe de la continuité du procès des choses et non du temps comme cadre des événements. « Le "moment" (*shi*) a bien ici le sens neutre de moment-durée »<sup>24</sup> et est pensé de pair avec l'espace. « Mais dans la vraie durée, dans l'impensable espace / quelle image fait face et répond à l'énigme » (*Géologie* - PC, p. 19), pourrions-nous interroger avec le poète. Car si le temps est pour lui une préoccupation première, une difficulté persiste, celle de l'appréhension du réel pour sa restitution dans le poème. Seul l'espace de l'inconscient semble doté de cette puissance en acte de dire le moment-durée dans la connivence des temps. Et cet espace connaît une image allégorique dans l'œuvre poétique, la « Chine intérieure ».

22 François Jullien, *Si Parler va sans dire, Du logos et d'autres ressources*, Paris, Seuil, 2006, p. 61.

23 *Id.*, *Du « Temps » op. cit.*, p. 47.

24 *Ibid.*, p. 49.

Il s'agit donc d'envisager non plus le temps mais un espace transitionnel, à la fois modification et continuation, ce que semblent dire certains titres des poèmes d'Henry Bauchau : « Vivant ne vivant plus », « Dormant ne dormant plus », « Pleurant ne pleurant plus », « Liant déliant », où le participe présent dit bien le procès, le sans fin. Le poète est « occupant du temps occupé par lui » (*L'Escalier bleu* - PC, p. 94). Nous pourrions ajouter avec François Jullien que « la poésie serait de dire sans scinder »<sup>25</sup>. Elle serait un affleurement sans début ni fin, un espacement des mots dans la langue souterraine. En effet, il faudrait moins considérer ce qui survient dans le poème comme effraction ou émergence soudaine qu'envisager l'affleurement de ce qui s'entend comme conséquence d'une maturation. Il ne s'agit plus de penser le temps à partir de deux instants ponctuels qui seraient comme deux extrémités d'un laps de temps déterminé, mais comme une succession d'intervalles, une mutation permanente. Le temps est transitionnel comme vivre est transitionnel. Il en va de même du temps du poème.

Ce temps possède également une dimension anachronique car le présent de l'expérience dans le poème ne cesse de se reconfigurer. Devant toute image du réel absent dans le poème, il est question d'une dynamique du temps, l'image a plus de mémoire que le poète qui la produit. Ce dernier est instrument d'inconscience et l'image-temps qu'il restitue est un moment comme battement du temps. À la source de ce temps, de ce battement, il y a l'enfance, « plus sauvage et plus nue que l'âme », et le poète la présente ainsi :

[...] ta demeure de matière et ta corporelle entreprise, l'espace vrai  
L'espace vif où tu respirez, où tu rêves, où tu désires  
Où tu es étreint par l'amour, par l'étrange raison et plus étrange le sommeil  
L'étendue en toi, l'évidence où tu te mesures au soleil (« L'Attentive », *La Chine intérieure* - p. 177)

Ce temps de l'enfance, ou plutôt cet espace-temps, c'est « le temps qui fut la haute et spacieuse demeure » (« La Demeure », section de « La Maison du temps », *L'Escalier bleu* - PC, p. 72), comme le poète l'écrit dans *L'Escalier bleu*. Tout s'irradie de là et semble perdurer. Et cette « maison du temps », cette maison de l'enfance qui possède « l'or corporel » nécessite pour être atteinte de « passer par la flamme des mutations » (« Le Voyage », *La Chine intérieure* - PC, p. 184). Mais, pour autant, il ne faut pas penser l'enfance comme l'éternel mais comme le constant. En effet, « les nœuds du cœur, les nœuds de l'âge et ceux des mots / tout noués sont encore à l'ancienne demeure » (« L'Escalier bleu », *L'Escalier bleu* - PC, p. 65). Il faut considérer le constant car, comme l'écrit Heidegger :

En tout *temps* l'homme était et est et restera, parce que le temps se temporalise seulement du fait que l'homme est. Il n'y a aucun temps où l'homme n'ait pas été, non que l'homme soit de toute éternité et pour l'éternité, mais parce que le temps n'est pas l'éternité et que le temps ne se temporalise que pour chaque temps, à savoir comme être-Là humain proventuel.<sup>26</sup>

<sup>25</sup> François Jullien, *Si parler va sans dire*, op. cit., p. 31.

<sup>26</sup> Martin Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, trad. Gilbert Kahn, Paris, Gallimard, « Tel »,

Poser la question du temps, et celle du temps du poème, revient à poser celle de l'être ou de l'étant, donc celle aussi de l'événement, de sa saisie, de sa trace. Le constant mieux que l'éternel car si tous deux semblent s'opposer à la notion d'éphémère, selon François Jullien :

l'éternel est séparé du temporel, tandis que le constant se manifeste *au travers* du changeant. Le constant est ce qui, au sein de la variation, ne *varie* pas ; l'éternel est ce qui, en tant qu'être ne *devient* pas. Les deux dénotent une permanence, mais différemment disposée : tandis que la permanence de l'éternel s'adosse à l'être et s'offre à la contemplation (*theoria*), celle du constant se réfère à la marche des choses ou, comme le disent les Chinois, à leur « fonctionnement » (notion de *yong*). L'éternel renvoie à une identité d'essence ; tandis que le constant est de l'ordre de la « capacité » (notion de *de*) : c'est lui qui assure au procès des choses, se transformant sans cesse, ce qui fait sa « viabilité ». [...] Bref, tandis que l'éternel est *l'hors du temps*, le constant est ce qui *ne s'interrompt jamais*.<sup>27</sup>

Du point de vue du poème, nous revenons ici à l'idée que ce qui affleure du réel n'est pas assimilable à une révélation, à une transcendance, mais à un mouvement immanent provenant d'une continuité souterraine. Pour le dire autrement, toujours avec François Jullien, vivre ne serait pas à chercher du côté du temps qui passe, « *cause* de destruction », mais du côté du moment qui varie, « *source* de renouvellement »<sup>28</sup>. Il s'agit donc non pas de penser le tragique mais la sagesse. Dans le poème, il ne s'agit pas de penser le ponctuel et l'extensif mais la durée et l'intensif. Pour saisir quelque chose du réel, il faut la disponibilité, il faut donc être délié du poids du temps, il faut s'inscrire dans le moment : « on "séjourne" dans le moment [...] mais on *traverse* le temps »<sup>29</sup>. C'est ce à quoi s'évertue Henry Bauchau, nous l'avons dit, préférant à la rupture de l'instant, le creusement du moment. Car s'il « est vrai que nous désirons être et pouvons seulement persister », si « le verbe manque pour être au monde et n'être rien » (« *Complies* », *La Pierre sans chagrin* - PC, p. 137-138), le poète est en quête du « temps du songe végétal » (« *Les Inscriptions* », *La Chine intérieure* - PC, p. 165) ou du « vrai temps », à la fois celui de l'écriture, celui du rêve, celui de l'imaginaire où le poète a élu domicile, celui du surgissement de l'inconscient, ou plutôt de sa façon de dévaster :

Vrai temps, constellé, diadème  
où se déroule dans ma nuit  
l'énorme écheveau que conduit  
mon amour confié au poème.

Cette belle venue en moi  
de ma plus ancienne pensée  
cette idée de bien avant moi  
sera-t-elle un jour oubliée ?

1998, p. 93.

27 François Jullien, *Du « Temps » op. cit.*, p. 24.

28 *Ibid.*, p. 130.

29 *Ibid.*, p. 160.

Se peut-il que tant de journées  
menant leurs nuits tendres, que tant  
de minutes bien éveillées  
ne retrouvent plus leur aimant ?

Et qu'en remettant nos esprits  
dans vos bras, sensibles matières  
nous n'ayons plus le même lit  
quand nous nous en irons, rivières.

« Vrai temps », section « La fenêtre d'images », *L'Escalier bleu* - Esc, p. 44

Ce que dit le poème, dont le premier quatrain a été retiré de l'édition de 2009, peut-être parce qu'il en rendait son sens trop explicite, est proche de « Dépendance amoureuse du poème », ce texte en forme d'art poétique. Le poète écrit, nous le savons, « dans les limites de constellations impérieuses », selon une « dictée intérieure » (« La Circonstance éclatante » - EE, p. 29 et 31) de l'inconscient. Ce que le poète interroge ici c'est moins la fuite du temps que l'écoulement du flux, que la transformation silencieuse permanente des choses qui lui est consécutive et qui empêche de les saisir dans le présent. Nous y reconnaissons la pensée d'Héraclite, « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ». Le poète n'est pas tourné vers le présent, il est « contraint d'aller vers le futur à travers l'évocation d'un passé très lointain ». Le poème est « inspiré par la circonstance vécue, rêvée ou libérée par l'instance intérieure » (« La Circonstance éclatante » - EE, p. 24). Il s'agit bien d'habiter en poète dans le moment, dans cet espace de la transformation silencieuse.

Toutefois, il existe dans l'œuvre un ensemble de trois poèmes formant triptyque, « Fenêtre du vert levant », « Fenêtre de présence » et « Fenêtre de neige », où le poète tente de rendre le poème à l'évanescence du présent, à son caractère éphémère, en l'inscrivant sur une fenêtre. Ainsi, apparaissant sur la vitre, apparaissant dans la lumière, dans l'espace de lumière, à mi-chemin entre ce qui est observé et l'observateur, il en possède toutes les caractéristiques de vacillement puisque la fenêtre restitue le reflet de l'objet observé, en l'occurrence ici un jardin. La fenêtre (ou le poème) figure donc le transitoire, ou bien encore ce qui possède cette capacité à dire la transformation silencieuse. Seuls ces trois poèmes restituent le temps présent comme l'espace-temps, comme le moment.

Le temps est encore exprimé dans le grand âge, notamment dans *Tentatives de louange*, publié en 2011, comme mystère du temps de la mort et comme existence de Dieu. Le poète appelle à la délivrance celui qu'il nomme Seigneur, ou ailleurs « Grandes Mains / qui nous rêvent » (« L'œuvre » *Heureux les déliants* - PC, p. 302), de façon à rejoindre le Grand Temps et à « conn[âître] enfin la libre efflorescence qui est, qui est là, qui est toi » (TL, p. 10). Ce Dieu ressemble, semble-t-il, au Dieu de Spinoza défini comme « un être absolument infini, c'est-à-dire une substance constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle



et infinie »<sup>30</sup>. « Vivre la fête de l'existence de Dieu » (TL, p. 17), se fondre en Dieu en quelque sorte, revient à rejoindre le battement du monde, le cœur des choses.

Enfin, il faut revenir sur la mort, ce temps extrême selon la civilisation occidentale car il marque une fin. Pour les Chinois et le Tao,

vie et mort forment *intrinsèquement* une même « continuité », constituent une seule et même « réalité » ; elles sont également partie prenante de ce *procès* de la vie ; aussi, si la mort est naturelle, c'est qu'elle ne fait point rupture, encore moins effraction. [...] Il est clair que, tandis que le philosophe européen, même matérialiste, conçoit la mort du point de vue de l'âme et du sujet, le penseur taoïste s'attache à la penser sur le mode, purement phénoménal, de la « transformation », selon sa double modalité processive – modification et continuation.<sup>31</sup>

Henry Bauchau n'espère pas autre chose, lui qui prie « Fais que je sois toujours dans l'abondance de l'éveil » (TL, p. 14), ou qui s'est inventé personnage de son récit *L'Enfant rieur* pour, comme Œdipe dans *Œdipe sur la route*, s'éloigner peu à peu sur la ligne d'horizon et disparaître dans l'art, pour l'éternité – mais il serait peut-être plus juste de dire pour la continuité. En effet, le temps de la mort n'est pas pensé comme une fin par Henry Bauchau. Il s'agit toujours d'envisager le temps comme tension et le présent comme espérance : « Bien que je sache que la mort approche, je ne puis guère penser ma vie qu'en termes d'avenir et de passé. Le vrai présent demeure hors d'atteinte, sauf en quelques instants d'inspiration ou même de respiration » (JJ, p. 13). C'est peut-être ce que Christine Buci-Glucksmann définit comme « l'icarisme du présent », c'est-à-dire une « conscience du “moment propice”, d'une “ainsité” », une façon d'« accueillir l'esprit de la vague », accepter le fluant et le flottant, une vie-passage, et pourtant essentielle »<sup>32</sup>.

Le temps du poème demande finalement « l'espérance du corps » (« Mandala pour un poème » - PC, p. 336), le corps étant le lieu d'expression ou de sensation du moment. Toutefois, le corps circonscrit moins le temps ou le moment qu'il ne le libère, le moment habite moins le corps qu'il ne l'accompagne, indissociablement. Le poète attend la disponibilité totale qui le rendra à l'éphémère et à l'insaisissable du temps. L'espérance du poème est peut-être cet « entre-monde » du temps évoqué par Paul Klee comme la dimension de l'art, « temps d'avant la naissance, temps virtuel de ce qui aspire à devenir, temps fragile, voire éphémère, de ce qui viendra peut-être »<sup>33</sup>. Henry Bauchau le nomme différemment, il appelle cela « la courbe / inespérée du vent » :

Si tu peux  
prier  
demande une âme vide

30 Spinoza, *Éthique*, Paris, Flammarion, « GF », 2002, p. 21.

31 François Jullien, *Du « Temps » op. cit.*, p. 200.

32 Christine Buci-Glucksmann, *Esthétique de l'éphémère*, Paris, Éditions Galilée, 2003, p. 20.

33 *Ibid.*, p. 11-12.

attentive  
et ne présumant pas de ses forces.  
Tu sens  
et si c'est voir, tu vois  
tes branches suivre la courbe  
inespérée du vent. (« Si tu peux », *L'Accueil* - PC, p. 388)

Régis Lefort  
Aix Marseille Université